

Molière, *Le Malade Imaginaire*, Acte III, sc. 3 (1673)

La confrontation entre Argan et Béralde, 1.139 à 168 De « C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui » à « le déplaisir de les avoir crus »

La satire de la satire de la médecine: l'obsession contre la raison

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, est un des plus célèbres dramaturges du XVII^{ème} siècle, qui se rattache au mouvement du classicisme. Également acteur et directeur de troupe, cet homme de théâtre complet est la figure de proue de la comédie classique qu'il hausse au rang de la tragédie. 30/03/2022 16:23 *Le Malade imaginaire*, Molière : analyse pour le bac de français S'il excelle dans un premier temps avec la farce, c'est dans la comédie, plus profonde, où la peinture satirique des vices humains se colore d'une visée morale, qu'il se distinguera. Protégé par Louis XIV, Molière est pourtant de nombreuses fois attaqué, notamment par les religieux pour ses critiques des faux-dévots dans *Tartuffe*. Il meurt en 1673, lors d'une représentation du *Malade Imaginaire*.

Nous sommes à l'acte III, dernier acte de la scène. Précédemment, Béralde a diverti son frère Argan avec un deuxième intermède. Il cherche à l'entretenir au sujet du mariage qu'il veut imposer à sa fille Angélique avec le jeune médecin Thomas Diafoirus. Béralde épaulé ainsi Toinette, la servante, qui veut réunir le couple d'amants Angélique-Cléante. Argan justifie le choix d'un gendre médecin car il satisfait son hypocondrie. La conversation entre les deux frères touche à la critique de la médecine. Un dialogue pour le moins paradoxal s'engage entre eux à ce sujet. Béralde essaie de faire entendre à son frère que maladie est purement imaginaire. Nous verrons alors deux postures que tout oppose sur la médecine: une sacralisation d'une part et une satire de l'autre.

1. La crédulité humaine face à la médecine (1.139 à 149)

Après avoir fait le **portrait satirique** de **monsieur Purgon** comme **archétype** du **médecin incompetent, naïf et dangereux**, **Béralde** poursuit sur sa lancée en mettant en avant la **nature** contre la **culture**. **Argan** soutient contre son frère **l'habileté** et **la compétence** de **son médecin, monsieur Purgon**. Pour lui, **la diatribe de Béralde** ne peut que s'expliquer par son **ressentiment** envers **l'homme Purgon**: « C'est que vous avez [...] une dent de lait contre lui » (139-140). Il **change** donc **de cible** et pose avec **ironie** la **question** « Que faire donc quand on est malade ? » Il cherche ainsi à **orienter** le **débat** vers des **considérations** plus **concrètes** et **pratiques**. La **brève réponse** de **Béralde** a **de quoi** surprendre : « Rien mon frère » (142). L'adresse « mon frère », **affectueuse**, vient un peu **atténuer** le **propos** qui pourrait **fermer définitivement** **Argan** à tout **discours**. **Béralde** se montre donc **bienveillant** à son **égard** : il veut, à sa manière, **soigner** son **frère** de son **hypocondrie** et le **libérer** de son **asservissement** à la **médecine** comme à **ses représentants**, qui ne sont là que pour **s'enrichir** à ses **dépens**. La **stichomythie** (142-143) relance le **comique de situation** et de **caractère**, fondé sur la **répétition** du **monorème** « Rien ». La **vacuité** du « rien » **symbolise** celle de la **médecine** dont **Béralde** **incarne** ici la **raison**, la

réflexion contre la passion monomaniaque d'Argan, son obsession de la maladie. (imaginaire). C'est par la réflexion qu'il veut guérir son frère. Pour cela, il s'appuie sur l'argument de la nature: « La nature, d'elle-même [...], se tire doucement du désordre où elle est tombée. » (144 à 146). Si le malade ne guérit pas c'est en quelque sorte de sa faute. Il épingle alors les défauts de l'homme : « notre inquiétude », « notre impatience » (146-147). Le remède est dans la passivité et le retrait : « demeurer en repos » (144), « la laissons faire » (145). Le malade, qui veut contrôler la situation par la médecine, va à l'encontre de sa nature, qui est de se restaurer d'elle-même. Ce-faisant, il « gâte tout » (147). Cette distinction entre le « rien » et le « tout » est éloquente et la sentence sans appel : « les hommes meurent de leurs remèdes et non de leurs maladies » (148-149). Il s'agit là d'une sorte de principe, d'aphorisme, qui établit une vérité générale, soutenu par le présent gnominique « meurent ». Pour résumer, la médecine tue. C'est, pour l'époque, un discours hautement subversif. Le discours de Béralde est clair est structuré, objectif, avec des présentatifs: « C'est (notre inquiétude); c'est (notre impatience) » (146-147), qui encadrent le propos. En s'incluant dans ce dernier: nous (145), notre (146-147), il veut se montrer authentique et toujours bienveillant. Ce nous enfin englobe la condition humaine par opposition à la crédulité populaire leurs (remèdes); leurs (maladies) (148-149).

2. La satire de la médecine à travers l'opposition des deux frères (1.150 à 168)

S'il entend ce que dit son frère, Argan n'en oublie pas moins son attachement à la médecine: « on peut aider cette nature par de certaines choses » (150-151). Argan est loin d'être converti, autrement dit, ramené à la raison. C'est une sorte de dialogue de sourds. Béralde s'insurge: « Mon Dieu » (152) et dénonce alors ce qu'il va nommer à la ligne 164-165 le roman de la médecine ». Roman est à considérer ici comme un récit fictif, privant la médecine de toute fiabilité en vérité. Ce roman repose entièrement sur l'imagination dont on peut relever le champ lexical : « pures idées » (152), « belles imaginations » (154), « croire » (155), « souhaiter qu'elles fussent véritables » (155-156), « beaux songes » (167). Ce champ lexical de l'imagination fait écho au titre de la pièce. Pour Béralde, les médecins sont aussi coupables que les patients, qui se laissent bercer d'illusion. « Les patients sont faibles et croire en la médecine leur offre le luxe de contrôler la situation: nous aimons à nous repaître » (153), « parce qu'elles nous flattent » (155). C'est une espèce de nourriture spirituelle qui calme l'esprit, donc, tout en martyrisant le corps.

La très longue phrase de Béralde, qui suit, lignes 156 à 165, est structurée autour de deux constructions anaphoriques: « Lorsqu'un médecin vous parle [...] » (156); lorsqu'il vous parle de[...] (159-160): il vous dit... » (164), lesquelles insistent sur le pouvoir de la parole, non des actes. L'énumération pléthorique de verbes à l'infinitif: « aider, secourir, soulager, ôter, donner, rétablir, remettre, rectifier, tempérer, dégonfler, raccommoier, réparer, fortifier, rétablir, conserver » tend à lui donner très ironiquement des pouvoirs quasi-divins. Mais ces pouvoirs sont trompeurs et illusoire comme la clôture hyperbolique le souligne « avoir des secrets pour étendre la vie » (163) en faisant une sorte de mage. Or, c'est un marchand de rêve.

La **vérité**, derrière ce « roman de la médecine » (164-165) est toute autre : « vous ne trouvez rien de tout cela » (166). On en revient à la **fracture** : « rien »/« tout » : de « rien », le **médecin** parvient, par la **parole**, à faire croire au **patient crédule** qu'il fait « tout ». Ces **discours fascinants** sont **dangereux** car ils entretiennent le **mythe** et font **courir un réel danger**. La **comparative finale** « comme de beaux songes » (166-167) évoque les **réveils, douloureux**, atténués par **l'euphémisme** : « déplaisir de les avoir crus » (168), qui signifie la **perdurance du mal, l'aggravation** peut-être de **l'état du patient** ou même en **dernier recours**, la **mort**. Cette courte **phrase conclusive** en **regard** de la précédente crée un **effet de chute**, qui oppose les **actes** et la **vérité** à la **rhétorique** bien **rodée** des **médecins-charlatans**.

En conclusion, Béralde considère la médecine comme une croyance vaine et illusoire. Il oppose la dangerosité de la médecine à la capacité naturelle du corps à se guérir, soit la culture à l'encontre de la nature. Ce dialogue entre frères permet à Molière de mettre en scène le débat sur la médecine. Tandis qu'Argan, l'hypocondriaque, sacralise la médecine, Béralde, lui, fait la satire. Cependant, le manque de nuance de ce-dernier ne peut emporter la plaine adhésion du lecteur-spectateur. Les deux avis sont trop tranchés et manquent de souplesse. Cette scène s'inscrit bien dans la vocation de la comédie de mœurs du XVIIe : plaire et instruire.